



Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

13 | 2016

Contes et morale(s)

Comptes rendus croisés :

Florence Fix, *Barbe-Bleue, esthétique du secret de Charles Perrault à Amélie Nothomb*

Pierre Sultan, *Les contes de Perrault sur le divan*

Jacqueline Kelen, *Une robe de la couleur du temps. Le sens spirituel des contes de fées*

Paris, Hermann, coll. « Savoirs/Lettres », 2014, 230 p.

Paris, Riveneuve, 2015, 235 p.

Paris, Albin Michel, 2014, 335 p.

Pierre-Emmanuel Moog



Édition électronique

URL : <http://feeries.revues.org/1022>

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2016

Pagination : 264-268

ISBN : 978-2-8310-335-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Pierre-Emmanuel Moog, « Comptes rendus croisés :

Florence Fix, *Barbe-Bleue, esthétique du secret de Charles Perrault à Amélie Nothomb*

Pierre Sultan, *Les contes de Perrault sur le divan*

Jacqueline Kelen, *Une robe de la couleur du temps. Le sens spirituel des contes de fées* », *Féeries* [En ligne], 13 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 27 avril 2017. URL : <http://feeries.revues.org/1022>

saisir : « [...] comment admettre de nos jours que l'on puisse dénier à ce genre, si marginal et mineur soit-il, cette reconnaissance littéraire qui lui fait si cruellement défaut ? » (p. 701) Nul doute que cet ouvrage remédie à cette « cruauté » de l'histoire littéraire.

Christelle Bahier-Porte

Florence Fix, *Barbe-Bleue, esthétique du secret de Charles Perrault à Amélie Nothomb*, Paris, Hermann, coll. « Savoirs/Lettres », 2014, 230 p.

Pierre Sultan, *Les contes de Perrault sur le divan*, Paris, Riveneuve, 2015, 235 p.

Jacqueline Kelen, *Une robe de la couleur du temps. Le sens spirituel des contes de fées*, Paris, Albin Michel, 2014, 335 p.

Voilà trois ouvrages traitant principalement des contes de Perrault qui font preuve d'un parti pris original. Le premier, œuvre d'un professeur de littérature, prend en considération un éventail large de textes de la famille du récit « La Barbe bleue » de Perrault, jusqu'aux plus récents d'entre eux ; dans le second, un psychologue déclare vouloir s'écarter des thèses de Bettelheim en s'intéressant aux personnages secondaires des contes ; dans le troisième, une écrivaine nous présente ses commentaires personnels sur une sélection de contes.

Si le troisième auteur revendique une vision très subjective et même spirituelle (dans un sens proprement religieux), les deux premiers essais relèvent de l'exercice classique du commentaire. Disons-le d'emblée, ces deux ouvrages déçoivent l'espoir suscité d'une interprétation renouvelée. Bien que poursuivant des approches herméneutiques différentes, ils aboutissent à des impasses, ne serait-ce qu'à cause d'une multitude d'approximations par rapport aux textes qu'ils étudient. Alors pourquoi les recenser ? Alors que les études actuelles sur cette littérature divergent profondément sur des questions de méthode (des linguistes aux folkloristes, pour faire simple), il me semble utile de prendre en compte même les fausses pistes qui ont été tentées pour mieux baliser nos chemins.

Dans son essai, Florence Fix convoque de manière inédite de nombreux textes littéraires contemporains, mais également des opéras et des films : ceux de Maurice Maeterlinck, Béla Bartok, Anatole France, Ernst Lubitsch, Angela Carter, Pierrette Fleutiaux, Amélie Nothomb, etc. Elle ne précise pas les critères de sélection de son corpus, mais il apparaît que ce

sont tous des « textes longs » (en incluant livrets et scénarios) par rapport au texte court et dense qu'est le conte-de-Perrault, et la plupart relèvent du genre réaliste. À une occasion elle évoque à propos du roman de Nothomb « la construction dialogique [qui] appelle par définition l'argumentation, l'échange de points de vue, l'explication [et] de ce fait [...] prend de front l'opacité [du conte] » (p. 178), mais cela aurait mérité une analyse narrative plus développée ; comme il eût été intéressant de tenir compte des spécificités des langages mis en œuvre (littéraire, cinématographique, scénique).

Quant à Pierre Sultan, il consacre un chapitre à chaque récit de Perrault, en vers comme en prose, à l'exception de « Grisélidis », « Les Souhaits ridicules » et « Riquet à la houppe », sans fournir d'explication à ce choix (dommage, il eût été intéressant d'examiner la particularité de ce dernier récit dans lequel un personnage secondaire — la fille laide mais spirituelle — est escamoté).

Enfin, Jacqueline Kelen propose dix-sept chapitres commentant six contes de Perrault, six d'Andersen, cinq des Grimm, qu'elle a choisis parmi « les contes de fées [...] les plus connus » (p. 31). Elle précise qu'elle les présente « en un ordre qui [lui] paraît correspondre à une progression sur la voie spirituelle » (p. 31). Notons que, selon cet ordre, nous trouvons trois contes de Perrault parmi les quatre derniers chapitres : « La Belle au bois dormant », « Cendrillon », « Peau d'Âne ».

Florence Fix, professeur en littérature comparée à l'université de Lorraine, se donne pour programme d'explorer la notion de secret. Elle passe d'un texte à l'autre en généralisant des idées-thématiques sur l'ensemble de son corpus (elle abuse ainsi de la formule vague du type « nombre de réécritures soulignent que [...] »), plutôt qu'en contrastant l'individualité des textes pour dégager leur cohérence structurelle propre. En somme, elle applique la méthode folkloriste à des textes littéraires. Ce qui se révèle ardu car cette méthode appuie sa légitimité (par ailleurs débattue) sur le postulat d'archétypes qui s'actualiseraient dans les multiples expressions d'un « conte-type ». Or, contrairement aux formes brèves, l'intérêt précisément des textes longs ici pris en compte est de permettre de détailler la psychologie des personnages et leurs motivations.

Au lieu de cela, F. Fix tente de composer le portrait psychologique d'un personnage textuellement composite, ce qui conduit inévitablement à des contradictions : ainsi le personnage Barbe bleue de Perrault serait tantôt « cynique » (p. 33) et tantôt « idéaliste » (p. 71) ; tantôt il est manipulateur et met en place un dispositif de piège (p. 171) et tantôt il cherche simplement à mettre à l'épreuve la curiosité, etc. Il est décrit comme vivant dans un

« immense château [...] démesur[é] » (p. 129) — alors qu'en fait il réside dans une maison ; où, despote (p. 195), il enfermerait sa femme (p. 158, 189, 194) — alors qu'il lui remet presque toutes les clés et toute sa fortune, qu'elle est libre de ses mouvements, que ses amis vont et viennent, que sa mère est voisine ; il serait frustré (p. 174) — alors qu'il est honnête homme ; cruel, « [il] prend[rait] son épouse sur le fait, [et] diffère sa mise à mort [pour susciter en elle] l'attente et [...] l'effroi » (p. 204) — alors qu'il est absent lors des faits et ne réalise la désobéissance de son épouse que par sa main tremblante ; brutal, il « traîne[rait sa femme] par les cheveux dans l'escalier pour l'immoler » (p. 149) — alors qu'elle descend d'elle-même et qu'il ne la saisit par les cheveux qu'au dernier moment ; quant à la femme, elle serait « innocente » (p. 25) et « naïve » (p. 16) — alors que le texte la présente comme vénale et rouée ; et « de nature bavarde, spontanée, ouverte » (p. 54) — alors que le texte la présente peu disert avec ses proches, etc. Prise à son propre piège méthodologique, F. Fix finit par conclure que le texte de Perrault est « inintelligible » (p. 175), « illogi[que] » (p. 176), « invraisemblable » et « incohérent » (p. 196), « aberrant » (p. 211) et « absurde » (p. 217).

Cela est d'autant plus dommage qu'elle formule aussi des remarques fines, comme sur la sidération que produit le bleu non seulement sur les personnages mais aussi sur le lecteur, ou sur l'« incongru[ité] » (p. 149) « de cette sœur [Anne] qui sacrifie à la prosodie tandis que sa cadette est sur le point [d'être] sacrifi[ée] » (p. 184), sans persévérer dans les conséquences pourtant essentielles de ces intuitions.

Pierre Sultan, psychologue clinicien et psychanalyste, se pose des questions justes (et trop souvent ignorées par la critique) : Quel âge a le Petit Chaperon rouge ? Pourquoi les parents de la Belle au bois dormant ne la mettent-ils pas au courant de la prédiction des fées ? Pourquoi le prince confie-t-il la Belle à sa mère ogresse ? Pourquoi Cendrillon fait bénéficier ses méchantes sœurs de sa bonne fortune ? Etc. Mais ses réponses l'amènent à produire des théories surprenantes. Ainsi, Cendrillon ne se lamente pas auprès de sa marraine de ne pas pouvoir se rendre au bal, mais souffrirait du départ de ses sœurs adorées pour lesquelles elle a une affection masochiste ; dans « Le Petit Poucet », il s'agit non pas tant du cannibalisme de l'ogre que de celui des parents, car lorsqu'ils abandonnent leurs enfants dans la forêt, ce serait un acte charitable pour éviter, à cause de la famine, d'en arriver à les manger. Si ces parents-là poussent la bienveillance jusqu'à abandonner leurs enfants, presque tous les autres parents seraient défailants : ceux de la Belle pour ne pas avoir véritablement cherché à empê-

cher la prédiction, ceux du Chat botté simplement d'être morts sans avoir laissé un testament équitable, etc. De même, la mère du Petit Chaperon rouge, la grand-mère et le loup ne seraient qu'une même figure dévorante puisque l'enfant serait en fait victime du « climat incestuel » (p. 33) produit par sa mère.

Ces interprétations fantaisistes sont fondées sur une grille d'analyse psychanalytique qui n'est pas canalisée par une lecture rigoureuse du texte. Ainsi l'auteur se demande « Pourquoi le Petit Chaperon rouge [est] finalement dévoré par le loup alors que sa mère l'avait maintes fois mise en garde » (p. 15). Ce qui justement n'est pas le cas, chez Perrault, et la négligence maternelle a déjà été examinée par d'autres commentateurs. Constatant les éléments contradictoires, selon lui, sur l'âge de l'enfant, pubère ou non, il en conclut que cela « renvo[ie] au décalage fréquent entre l'âge réel d'un enfant et l'immatunité psychique liée aux avatars de son développement psychoaffectif » (p. 23). Pourtant le texte est en réalité tout sauf équivoque sur l'âge de l'enfant. Concernant cette fois l'attitude du prince de la Belle, P. Sultan est « surpr[is] » (p. 73) qu'il « s'empresse de quitter le royaume [...] peu de temps après » (p. 75) son arrivée avec la Belle et leurs deux enfants dans la capitale. Il en déduit qu'« à peine monté sur le trône il fuit un royaume dominé par le maternel [à cause] de sa crainte d'être englouti, dissous dans ce tout maternel représenté par sa mère ogresse » (p. 76) ; mais, en fait, le texte de Perrault dit « quelques temps après », et un simple calcul à partir de la durée du mariage clandestin et des âges des enfants indiquent que cela équivaut à trois ans et conduit à une toute autre interprétation.

Si ces deux ouvrages s'avèrent aboutir à des impasses, il faut néanmoins leur tenir gré d'avoir osé s'engager sur des pistes audacieuses (la prise en compte de textes littéraires contemporains et l'attention aux personnages secondaires) qui méritent d'être explorées.

Le troisième ouvrage, celui de Jacqueline Kelen, auteur de plusieurs livres sur la spiritualité, est un objet étrange à plus d'un titre. Elle proclame clairement sa vision ésotérique et mystique, de tendance néoplatonicienne. Son écriture est agréable à lire même si les expressions comme « âme radieuse », « âme pérégrine », « mondes visibles et invisibles », « expérience numineuse », « plénitude de l'esprit », « réalités éternelles et cosmiques », « lumière et ténèbres », « sagesse ineffable », etc. sont si récurrentes que son exercice de décryptage se transforme en un code rapidement prévisible. D'ailleurs J. Kelen nous livre dès le début certaines règles de son système

de correspondances : « Un homme qualifié de pauvre désigne une personne dénuée de ressources intérieures et un homme mort équivaut au moi charnel et terrestre, coupé de toute dimension transcendante [...] Un chasseur n'est pas quelqu'un qui traque le gibier mais figure le pèlerin quêtant sans relâche la sagesse » (p. 28), et ainsi de suite. Aussi l'histoire de la petite fille et du loup est un « tragique appel aux fils de la Sagesse [pour veiller à ce que la] noble connaissance [ne soit pas] avalée par les forces d'obscurité » (p. 175) ; l'union de la Belle et son prince « évoque les noces intérieures, soudaines et indissolubles, entre l'âme et l'esprit » (p. 260) ; pour Cendrillon, « danser, c'est beaucoup plus qu'exécuter des figures et des gestes, beaucoup plus que se rapprocher de son partenaire et évoluer gracieusement dans le groupe des danseurs. C'est s'accorder aux mouvements des constellations » (p. 280).

Chaque chapitre commence par un récit qui se veut le résumé du conte mais, étant presque aussi long que le texte original, il se transforme quasiment en réécriture ; tout comme le reste du chapitre qui se veut un commentaire et se transforme en paraphrase basée sur son système de correspondances. Finalement, la distinction entre réécriture et commentaire s'estompe, exemple magistral de ce qu'analysent Marc Escola et Sophie Rabau (*Littérature seconde ou la bibliothèque de Circé*, Kimé, 2015), de sorte que les interprétations de J. Kelen sur des textes du genre merveilleux se métamorphosent en élégante « écriture seconde » qui relève plutôt de l'étrange, voire du bizarre.

Pierre-Emmanuel Moog